

une logique déroutante et le perdre dans les méandres d'un parcours aussi singulier que labyrinthique.

Les noms eux-mêmes perdent leur univocité référentielle. Qui est vraiment ce Jonathan Hunt parti à la recherche d'un ami disparu et lui-même victime d'une machination kafkaïenne ? Quel est le rôle d'Ariane, dont le statut de narratrice à la fin du récit nous laisse penser qu'elle tire les ficelles au lieu d'offrir un fil salvateur ? Enfin, on est tenté de voir, dans l'évocation des lieux et des noms, une référence au conflit qui a récemment déchiré l'ex-Yougoslavie. Pourtant, la « ligne gothique » désigne la position défensive érigée par les Allemands, en Italie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Peut-être parce que tout « [c]eci n'est qu'une histoire ancienne éternellement recommencée ». On a parfois l'impression de retrouver des procédés scripturaux caractéristiques de l'esthétique postmoderne (mises en abyme, interpellation du lecteur/narrataire, brouillage référentiel, etc.). Ce roman semble néanmoins en prise directe sur son temps (la guerre en ex-Yougoslavie

apparaît, notamment, en toile de fond). Dans ce roman où règnent l'illusion, les impostures et le travestissement, le doute devient la meilleure arme du lecteur. Une fiction à la mesure de notre époque ?

Sylvain Brehm

Francine Grenon
LA FOLLE DE LA GARE
JCL, Chicoutimi, 2004,
168 p. ; 19,95 \$

Coupable d'un délit, Nathalie est condamnée à purger dans une petite ville provinciale une peine plus insolite encore qu'un séjour en prison : cinquante heures de travaux communautaires – « de ramassage de merde des vieillards d'une ville de merde » – pendant lesquelles elle devra s'occuper de Mathilde, une vieille dame quelque peu extravagante, aux idées bien arrêtées et aux comportements étranges, qui fréquente assidûment la gare de son village reculé pour y attendre un train dont personne ne descend jamais. Mathy, « la folle de la gare », est généreuse mais coriace à l'égard de ceux qui voudraient percer les mystères de sa mémoire. « Mathilde était sans conteste une personne à

part, un phénomène. Elle était donc sujette aux ragots »... Mais la folie, ici, n'a rien de destructeur, bien au contraire, serait-on tenté de dire, tant le climat est littéralement à la jubilation. Parce que pour Mathilde, « [l]e bonheur n'est pas à chercher. Le bonheur est à inventer. [...] La folie n'est pas à proscrire. La folie est à exister ».

Atmosphère, atmosphère ! C'est avec humour et une grande sensibilité que Francine Grenon met en scène des personnages inattendus dans un cadre singulier et distrayant qui lui ont valu le premier prix du concours La Plume sagueenienne en 2003. Un joli roman bourré d'une tendresse et d'une fraîcheur que ne laisse aucunement présager la couverture, peut-être un peu trop lugubre.

Isabelle Collombat

Jean-François Beauchemin
LE JOUR
DES CORNEILLES
Les Allusifs, Montréal,
2004, 153 p. ; 16,95 \$

À l'évidence, *Le jour des corneilles* est de la plume d'un très solide romancier, dont le remarquable travail d'écriture puise visiblement

son inspiration autant chez Gaétan Soucy, en particulier dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (pour l'atmosphère étrange et le contexte primitif des rapports humains), que chez Rabelais (pour le traitement de la langue). Concernant la langue, qu'on en juge : « Diablerie et grain d'orage ! fit-il aussitôt, jetant prestement au feu le reste de sa pitance. Piqué, saisi par extrêmes fâcheries, il se dresse alors, vient me gripper par l'épaule et m'entraîne fort malheureusement vers la barrique ». Tout le roman est dans ce ton, où les protagonistes eux-mêmes, le père et le fils Courge, sont à l'image de la démesure de la langue et de sa forme archaïque. « Père » et « fils » cohabitent isolés dans la forêt, vivant dans des conditions primitives : leur principal souci est de chasser pour se nourrir. Ces personnages ne se parlent à peu près pas. Imposant « en toutes portions de sa personne », père n'est capable que d'invectives et de brutalité ; il bat et humilie régulièrement fils, bien que celui-ci soit – du moins physiquement – devenu adulte. Complètement dominé, fils n'a droit à

RENCONTRE
QUÉBÉCOISE
INTERNATIONALE
DES ÉCRIVAINS

La 31^e Rencontre québécoise internationale des écrivains

avait pour thème

« L'écrivain/e et New York »

Consultez gratuitement tous les textes de la 31^e Rencontre dans le site Internet du magazine *Nuit blanche*
<http://www.nuitblanche.com>

Vous pouvez également y lire :

« L'écrivain/e et la nuit » (30^e rencontre)

« L'écrivain/e et la réalité » (29^e rencontre)

Lisez les communications de :

Introduction et conclusion aux débats
Lise Gauvin (Québec)

Louise Dupré (Québec)

Marguerite Andersen (Ontario)

Maria Elena Aura (Mexique)

Gil Jouanard (France)

Élisa Brune (Belgique)

Louise Warren (Québec)

Aline Apostolska (Québec)

Gaétan Brulotte (Québec)

Sylvestre Clancier (France)

Werner Lambersy (Belgique)

Rachel Leclerc (Québec)

Melcion Mateu (Catalogne)

Vicente Quirarte (Mexique)

Barber van de Pol (Pays-Bas)

aucune liberté d'agir et de parole ; l'amour, qu'il porte néanmoins à père, lui dicte son obéissance. Cependant, s'il agit et parle selon les attentes au reste fort limitées de père, fils n'en pense pas moins : ayant éprouvé de l'amour pour une « bourgeoise » qu'il a rencontrée dans des circonstances exceptionnelles et qu'il ne reverra jamais, chérissant père plus que tout, fils s'étonne de l'absence totale d'affection chez « l'inventeur de [s]es jours » et s'interroge : « [...] père compensait-il son incapacité à creuser autrui par son extrême talent à dépecer les bêtes ? » À la fin du roman, père ayant soumis fils à une épreuve physique d'une cruauté extrême, dont il faillit ne pas se remettre, d'une part, et fils ayant délibéré sur l'objet de sa réflexion, celui-ci tue son tortionnaire idolâtré, puis le dépèce afin d'y chercher l'amour de père que le silence dissimulait peut-être.

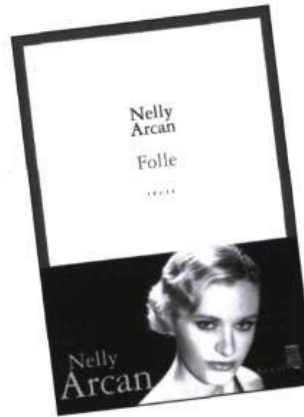
Toute la richesse de cet univers tout à fait particulier et profondément barbare tient pourtant moins dans la portée de sa réflexion sur la quête d'amour et le sentiment de culpabilité suscitée par cette quête que dans une écriture extrêmement maîtrisée et cohérente, qui s'accorde on ne peut mieux au propos. Sur le plan de l'écriture, donc, un roman de première force, certainement susceptible d'être distingué par un prix littéraire. Quant au reste – et ce reste n'est pas rien –, l'histoire piétine un peu, et surtout l'intérêt de lecture diminue rapidement. Le sentiment d'une certaine répétition, qui finit même par rendre lassant l'ingéniosité de l'écriture.

François Ouellet

Nelly Arcan
FOLLE
Seuil, Paris, 2004,
205 p. ; 29,95 \$

Moi, un homme, je lis Nelly Arcan. Nelly, une ex-prostituée qui a décidé à 15 ans d'en finir à 30, écrit une longue lettre à un homme, son ancien chum, journaliste-pigiste, « pour remettre de l'ordre dans notre histoire », comme elle dit, pour laisser les traces de leur histoire. Demain, elle mourra. Elle parle de leur rencontre, de leurs blessures, de leurs baisers, de leur veulerie, de sa propre lâcheté, de ses rivales. Du romantisme ? Vous voulez rire ? Certes, elle joue du très intime, ouvre vers les trous noirs de l'être, excite le désespoir, la violence totale et le suicide, la voix du silence. Mais des pleurnicheries, nenni ! Elle ne se ménage d'ailleurs pas beaucoup, non plus que son « masturbant » compulsif, Narcisse toujours rivé aux sites pornos, jouissant de son reflet, fétiche de son impuissance.

Glacial comme la morgue, ce récit embaume pourtant le vivant, la gestation, la pensée d'une femme pansant son corps et son âme. La putain du premier livre et la folle de celui-ci, voilà la femme telle que l'histoire continue de la réduire, pure marchandise à consommer. Pour un peu, la sorcière surgirait, autre fantasme de l'intégrisme masculin, prêt à tout pour dominer. Entre la sagesse moralisante de son grand-père et la passion cartomancienne de sa tante, la narratrice, infiniment seule, essaie donc de faire face à ce qui en elle paraît intenable : la



Serge Lamothe
LES BALDWIN

L'instant même, Québec,
2004, 119 p. ; 16,95 \$

« Survivre est une occupation à temps plein pour les Baldwin », nous prévient la quatrième de couverture. Mais qui sont-ils, ces personnages bizarres et entourés de mystère qui s'emploient, sur une planète dévastée – « Il pleuvait depuis quarante ans. Guère plus » – à « s'adapter [...] à l'horreur qu'inspire leur condition » ? Les Baldwinologues cherchent toujours à comprendre...

Humains ou extraterrestres, nul ne peut vraiment le dire mais, ce dont on est sûr, c'est que nos Baldwin exercent des métiers ou des talents fort « connus » dans le monde présent : fonctionnaires, contorsionnistes, pilliers de tombe...

Quarante Baldwin décrivent donc en autant de tableaux ce qui leur tient lieu de monde, saturé d'inégalités, d'injustices, de détresse, d'absurdités sociales. Un univers peut-être pas si différent du nôtre si un prologue et un épilogue aux saveurs pseudo-scientifiques ne s'évertuaient à nous faire passer du réalisme au fantastique.

Le style, bref et épuré, est très simple, encore qu'ici ou là se trouvent certains morceaux d'anthologie – « La pudeur de leur maintien fait l'envie des anémones. C'est une aporie supplémentaire » –, le propos résolument métaphorique et volontairement nébuleux, la finalité étant à l'évidence de faire concourir le lecteur, de le pousser à éclairer les zones d'ombre, nombreuses, qui subsistent. Mais teintées d'un humour plus ou moins féroce, les observations de Serge Lamothe ne déroutent pas tant que ça les infomaniaques tant il semble qu'elles soient l'inter-

beauté impossible, la mort annoncée et ce genre de choses. Reste qu'elle écrit, consciente de l'incommensurable asymétrie entre toi et moi. Il y a chez elle la révolte de Josée Yvon, la suavité de Suzanne Jacob, un peu du Ducharme de *Gros mots* aussi. Une tare plane au-dessus du monde et descend parfois dans la tête de cette femme qui, « cobaye d'elle-même », précise, analyste : « Quelque chose en moi n'a jamais été là ». Mais où donc ?

Artiste de la distance, Nelly rédige sec l'aliénation à l'autre par le biais de son image. Manière comme une autre de créer au-delà de la maîtrise qu'elle vient d'achever sur le Président Schreber avec une lacanienne. Ne pas s'épancher sur la blessure, aller au-delà, perturber toute forme d'addiction, y compris, et surtout, à soi-même.

Michel Peterson